UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

ÉTUDE

SUR

LA PRÉDICATION DE BASILE-LE-GRAND

ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE 22 FÉVRIER 1867, A 4 HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

LÉON ROUX,
DE DIE (DRÔME).

STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ,
RUE DE L'OUTRE, 5.

1867.

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

L. ROUX.

À M. J. J. CASTOLDI,

avocat à Genève.

L. ROUX.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Richard,
Reuss ✻,
Schmidt,
Colani,
Lichtenberger,
} Professeurs.

M. Colani, Président de la soutenance.

MM. Colani,
Schmidt,
Richard,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

LA PRÉDICATION DE BASILE-LE-GRAND

ARCHEVÈQUE DE CÉSARÉE.

INTRODUCTION.

Basile de Césarée [1] est une des personnalités les plus marquantes dans l'histoire de l'Église au IV^e^ siècle. Théologien, il fut mêlé aux controverses de son temps, et contribua à donner au dogme de la Trinité sa formule définitive. Par ses talents oratoires, il sut conquérir une popularité que bien peu de prédicateurs sont parvenus à atteindre. Enfin, par l'énergie et l'autorité de son caractère, il put tenir en échec la majesté impériale qui favorisait l'hérésie. Une étude complète sur Basile demanderait donc que l'on envisageât à la fois l'*homme* dans sa vie, le *prédicateur* dans les discours qui nous restent de lui et le *théologien* dans ses écrits plus spécialement théologiques ; il faudrait même ajouter une quatrième partie, et, réunissant une foule de traits épars dans les sermons de Basile et surtout dans ses lettres et ses ascétiques, considérer en lui le *moraliste*.

[1] Né vers la fin de 329, évêque en 369, mort le 1^er^ janvier 379.

Une étude de ce genre serait du plus haut intérêt, et, sauf erreur de notre part, elle n'a pas encore été faite. Mais quand même le sujet n'eût pas été au-dessus de nos forces et n'eût pas dépassé les proportions ordinaires d'une première dissertation académique, le peu de temps dont nous pouvions disposer, nous aurait empêché de l'embrasser dans toute son étendue. Il nous fallait faire un choix, et nous avons opté pour le *prédicateur*. Les idées religieuses et morales que Basile exposait devant son auditoire de Césarée, la manière dont il les exposait, tel est le cadre que nous nous sommes tracé et dont nous voudrions ne pas sortir.

Après avoir ainsi restreint notre sujet, sachant qu'on ne peut comprendre un personnage important qu'en le plaçant au milieu des circonstances où il a vécu et agi ; nous avons voulu connaître la société à laquelle s'adressait la prédication de Basile. Dans ce but, après les remarquables leçons de M. le professeur Chastel, nous avons consulté son *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient*, ses *Études historiques sur l'influence de la charité durant les premiers siècles chrétiens;* l'*Essai historique* de M. le professeur Schmidt *sur la société civile dans le monde romain, et sur sa transformation par le christianisme* ; un article de M. Charles Lévêque dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1866), intitulé: *Les dernières luttes du paganisme ; l'Église et l'empire romain au IV^e^ siècle* de M. de Broglie et particulièrement son *Discours sur l'unité de l'empire romain et sur l'unité de l'Église.*

Un des résultats de cette étude a été de nous montrer clairement que Basile est placé à la limite de deux mondes dont l'un finit et l'autre commence.

Depuis longtemps rongé par des plaies incurables, l'ancien monde au IV^e^ siècle entrait enfin en pleine décomposition ; il lui restait à peine assez de force pour lutter contre une mort inévitable et prochaine. C'est que le paganisme qui lui avait donné ses lois, ses institutions, ses mœurs, sa civilisation en un mot, se mourrait aussi. Tous les efforts qu'on avait fait pour le sauver, même en le transformant, avaient été stériles. La sincérité, le zèle persévérant, on peut dire la conviction de Julien, n'avaient abouti qu'à constater définitivement l'impuissance d'une religion vieillie à satisfaire désormais l'intelligence et le sens moral.

Le christianisme, au contraire, sorti victorieux et plus fort de la persécution qui avait voulu le noyer dans le sang, s'affirmait irrésistiblement comme le principe d'une vie nouvelle; il était évident déjà qu'à lui seul appartenait l'avenir. Constantin l'avait bien compris, et le christianisme était devenu la religion de l'État. Il s'étendit alors rapidement, en Orient surtout. Mais, on le conçoit aisément, ces progrès rapides n'étaient pas réels. Tandis qu'avant l'édit de tolérance de Galère, on ne se déclarait chrétien qu'en affrontant le martyre, depuis la victoire de Constantin sur Licinius, on n'avait que des faveurs à gagner en paraissant embrasser la religion que protégeait le chef de l'État.

Dès lors l'Église fut envahie par des hommes ambitieux et cupides et par des foules assez indifférentes pour sa foi et pour ses vertus, qu'elles ne connaissaient d'ailleurs que bien imparfaitement. Persécutée, elle avait conservé sa pureté, s'était affermie, et, par ses martyrs et par ses

apologètes avait exercé sur ses persécuteurs une influence que l'on chercherait vainement à nier [1].

Et maintenant que ceux qui la persécutaient se disent ses adeptes et apportent avec eux dans son sein presque tous les vices d'une société incrédule entièrement corrompue, que va-t-il arriver? La foi, la pureté, le charité, le sentiment de la dignité de l'homme, tout cela ne sera-t-il pas détruit par l'indifférence, par l'incrédulité, par l'égoïsme, par le manque total du respect que l'homme se doit à lui-même? En un mot, dans cette brusque fusion de l'Église avec une société en décomposition, l'esprit nouveau ne sera-t-il pas étouffé par le vieil esprit?

L'Église s'efforça de faire servir au contraire cette fusion à rendre plus prochain l'accomplissement de sa mission providentielle, plus rapide la régénération du monde païen. Si elle y réussit en une certaine mesure, elle le dut particulièrement au courage non moins qu'au talent de ses prédicateurs. Au risque de soulever contre eux toutes les haines de ces nouveaux venus, ils ne se contentent pas, en effet, de les instruire dans la foi, ils dévoilent sans faiblesse et poursuivent sans relâche les vices qui se partagent leur cœur.

Si l'on se rappelle maintenant les controverses qui agitèrent violemment le IV^{e} siècle, l'on aura présent à l'esprit le caractère qu'offre l'Église à cette époque et que réfléchit la prédication de Basile.

Notre travail se divisera en deux chapitres: dans le premier nous nous bornerons à exposer les idées qui

[1] M. Schmidt, ouvrage cité, liv. III, ch. III et IV.

constituent le fond de la prédication de Basile ; dans le second nous examinerons le parti qu'il a su tirer de ces idées et comment il les a présentées à ses auditeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition des principales idées contenues dans la prédication de Basile [1].

Trinité.

Basile a dû porter souvent en chaire le sujet de la Trinité. Deux des sermons qui nous restent de lui, sont spécialement consacrés à exposer ses idées sur ce point de la dogmatique. L'un de ces discours est sur *la Foi* et l'autre *contre Sabellius, Arius* et *les Anoméens*.

Contre Sabellius qu'il accuse de Judaïsme, il soutient que le Fils est une personne de substance divine; il s'appuie sur Jean Ch. I, v. 1 et Ps. CXVIII, v. 89; il croit voir la distinction des personnes clairement indiquée dans ce passage : «Je suis sorti de mon Père, et je m'en «retourne à mon Père.» Jean, Ch. XVI, v. 28 ainsi que dans Jean, Ch. VIII, v. 16.

[1] Il nous reste de la prédication de Basile 46 discours regardés comme authentiques dans l'édition du bénédictin Garnier; à savoir : Dans le tome premier, neuf discours ou plutôt conférences sur le 1er chapitre de la Genèse, c'est ce qu'on appelle son Hexæméron, et treize sur quelques-uns des Psaumes; ce sont en général des paraphrases. Dans le tome second, on trouve vingt-quatre discours sur des sujets divers; ce sont ou des homélies, ou des sermons proprement dits, ou des panégyriques.

Nos lecteurs pourront trouver dans l'édition dont nous nous sommes servi les raisons qui ont conduit l'éditeur à n'estimer comme authentiques que 46 discours.

Contre les Ariens et surtout contre les partisans d'Anomius dont les doctrines lui paraissent entachées de polythéisme, il défend l'identité de nature entre le Père et le Fils. Il a bien soin de remarquer que ce qui constitue la différence, c'est que le Fils est engendré, tandis que le Père ne l'est pas. Toutefois cette différence, selon lui, n'altère en rien leur parfaite égalité. Il trouve des preuves de ce qu'il avance dans Jean 14, 7; 8, 16; Coloss. 1, 15; Philip. 2, 6.

On sait que le concile de Nicée en parlant du Saint-Esprit avait dit simplement, «nous croyons au Saint-Esprit.» Basile sur ce point fut moins vague et contribua à préparer la doctrine qui prévalut dans le premier concile œcuménique de Constantinople, 381.

Nous trouvons en effet dans son discours *contre Sabellius, Arius* et *les Anoméens* la procession du Saint-Esprit clairement indiquée et dans les termes même adoptés plus tard, dans le symbole de Constantinople[1].

Cependant Basile ne dit pas clairement en quoi consiste cette procession : il avoue que c'est là un mystère, τὸ πνεῦμα ἀῤῥήτος ἐκ τοῦ θεοῦ (ἐκπορεύεται).

Néanmoins, on le voit, c'eet avec raison que M. Haag a dit que Basile fut un des docteurs qui contribuèrent le plus à l'élaboration du dogme de la trinité [2].

Mais Basile ne devait pas se borner à exposer ce qu'il croyait être la saine doctrine relativement à la trinité, en vue principalement d'auditeurs sérieux que pouvait troubler dans leur foi la violence des controverses. Il

[1] τὸ πνεῦμα ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται, t. 2, p. 196 et encore p. 193.

[2] *Hist. des dogmes chrétiens*, p. 246.

avait aussi et surtout à montrer la *Providence* à des esprits toujours prêts à la méconnaître.

Providence.

Il va sans dire que la question du miracle n'en est pas une pour Basile. Sa providence d'ailleurs est celle «sans «la permission de laquelle pas un seul passereau ne tombe «à terre, et qui compte tous les cheveux de notre tête.» Elle ne cesse de veiller sur nous, embrasse nos plus petits comme nos plus grands intérêts, μικρα τε και μειζω περι ημας οικονομουντος. Soit qu'elle nous comble de ses dons, soit qu'elle nous envoie des épreuves, c'est toujours pour notre plus grand bien. Telle est l'idée qu'il se fait de la Providence, et qu'il développe bien souvent. Hom. *in illud, quod Deus non est auctor malorum;* Hom. *in famem* p. 62; Hom. *in illud, destruam,* p. 43 et 50. *In Hexaem.* Hom. VII, p. 63, 64, 65, 66, 67. *Ex hom.* VIII, p. 74; *ex hom.* IX, page 82 et sqq.

Du reste dans ces neuf discours c'est à chaque instant qu'il invite ses auditeurs à contempler les merveilles de la création, et par la contemplation de ces merveilles à s'élever à celui qui les a tirées du néant et dont il sait montrer la Providence «dans les membres du plus petit animal» aussi bien que dans «l'inexprimable beauté des cieux.

Origine du mal.

A l'idée que l'on a de la Providence est liée celle que l'on doit se faire de l'origine du mal.

Selon Basile, le diable cherche par toute espèce de moyens à nous faire commettre le mal. Quand il n'espère

pas réussir par une attaque franche et directe il a recours à la ruse [1]. «Dieu même se sert de sa malignité pour «éprouver et fortifier nos âmes [2].»

Mais de ce que le diable nous pousse à faire le mal, il ne s'en suit pas qu'il en soit lui même l'auteur. Basile repousse avec on ne peut plus de force l'existence de deux principes, l'un bon l'autre mauvais, et en démontre l'absurdité [3]. Il s'explique d'ailleurs très-clairement au sujet du diable. Personnel, incorporel [4], il avait été créé libre par Dieu. De même que l'ange Gabriel aurait pu se mettre en opposition avec Dieu, le diable pouvait lui rester fidèle : «le libre arbitre de l'un lui a conservé sa place dans le «ciel, le libre arbitre de l'autre l'en a fait chasser [5].» C'est l'envie [6] fruit de l'orgueil qui l'a fait déchoir. Par la vertu nous obtiendrions la dignité qu'il a perdue, et voilà pourquoi il cherche à nous entraîner au mal; mais il n'est nullement lui-même le principe du mal [7].

Dieu n'en est pas davantage l'auteur : «Les contraires «n'engendrent pas les contraires; la vie n'engendre pas la «mort, et les ténèbres ne sont pas le principe de la lumière [8];» c'est pourquoi, dire que Dieu est l'auteur du mal, c'est nier qu'il soit bon, ce qui revient à nier son existence.

[1] Hom. *Quod rebus mundanis adhœrendum non sit,* t. II, p. 165. — Hom. *De humilitate.*

[2] Hom. *Quod Deus non est auctor malorum,* p. 82.

[3] Hom. II[e] Hex., p. 16.

[4] Hom. *Quod Deus non est auctor malorum,* p. 82.

[5] *Ibid.,* p. 80.

[6] Hom. *De Invidia,* p. 94.

[7] Hom. *De humilitate,* p. 160.

[8] Hom. *Quod Deus non est auctor malorum,* p. 75

C'est donc en lui-même que l'homme doit chercher la cause du mal. L'origine en est dans son libre arbitre. Nous sommes entièrement responsables du mal que nous commettons, parce que nous pourrions ne pas le commettre.

Et ce n'est certainement pas Basile qui a contribué à la formation de la théorie du péché telle qu'on la trouve dans S[t]-Augustin. «N'examinez point le mal hors de vous; «n'imaginez pas une nature qui soit elle-même un prin- «cipe de dépravation; mais que chacun se reconnaisse «lui-même comme premier auteur du mal qui est en lui,» μηδὲ αρχεγονον τινα φυσιν πονηριας φανταζου. αλλα πη: εν εαυτῳ καπιας εκαστος αυτον αρχηγον γνωριζω [1]. Que si l'on demande pourquoi Dieu a accordé la liberté à l'homme, et ne lui a pas plutôt refusé la possibilité de pécher, Basile demande à son tour si Dieu lui eût donné une plus grande marque de bonté en faisant de lui «un automate, une brute» au lieu de le créer à son image en lui donnant le sentiment et la raison qui compare, apprécie et se détermine, et seule donne une valeur à ses actes. Dieu a voulu qu'étant vertueux nous puissions être ses amis; or, sans la liberté, il ne saurait y avoir de vertu [2].

Ainsi donc Basile ne laisse aucun subterfuge à ceux de ses auditeurs qui ne cherchaient qu'à se débarrasser de la responsabilité d'une vie souillée par tant de vices.

Nous allons voir maintenant quel est le châtiment qu'il leur annonce.

[1] Hex. Hom. II, p. 16.

[2] Hom. *Quod de rebus* etc , p. 78 et 79

Rétributions futures.

Basile professe les idées eschatologiques qu'a adoptées l'Église : il reste complétement étranger aux rêves millénaires; en cela, du reste, il n'est point supérieur aux principaux docteurs de son temps, et pas plus que ces docteurs, il ne s'élève à une conception dégagée de tout matérialisme. Selon lui, chacun de nous recevra la peine ou la récompense que lui auront méritée ses œuvres [1]. «lors-«que viendra le dernier jour et que les morts réveillés par «le son de la trompette ressusciteront pour comparaître «avec les vivants devant le tribunal du juge suprême [2].» Et c'est Jésus qui siègera sur le trône du souverain juge [3]. Ainsi se matérialisait une idée profondément spirituelle et chrétienne.

Relativement à la nature des peines et des récompenses qui suivront le jugement dernier les notions de Basile ne sont ni exclusivement spirituelles ni exclusivement matérielles. Pour lui, le feu jouera un grand rôle; il a deux propriétés : celle de brûler les méchants sans les éclairer, et celle d'éclairer les bons sans les brûler. Les démons se joignent au feu pour tourmenter les réprouvés; ils les saisissent, les enveloppent des feux exhalés de leur sein et dévorent avec acharnement une victime qui renaît sans cesse.

Mais ce ne sont pas là les plus horribles des tourments réservés au pécheur : le souvenir ineffaçable de ses méfaits, la confusion dont il sera couvert, le remords qui ne

[1] Hom. *in Ps.* LXI, p. 198.

[2] Hom. *Quod de rebus mundanis* etc., p. 173.

[3] Hom. *in Ps.* XXXIII, p. 155.

cessera de le ronger, voilà le plus épouvantable des châtiments qui l'attendent.

Basile ne s'exprime pas très-nettement sur la nature des récompenses réservées à ceux qui auront bien vécu ici-bas. Il en dit assez néanmoins pour que nous puissions affirmer que ses idées à cet égard sont empreintes d'un spiritualisme assez élevé [1].

Pour la *durée* des peines et des récompenses de la vie à venir, il est on ne peut plus catégorique; et il admet qu'elles sont éternelles [2]. Le repentir après la mort est inutile. Hom. *sur le baptême* p. 122.

C'est ainsi que le même homme que nous avons vu imposer pour ainsi dire la liberté à ses auditeurs dans cette vie, la leur refuse absolument dans l'autre.

Soteriologie.

Voyons quels sont du moins les moyens qu'il leur donne de se soustraire, tandis qu'il en est temps, à une condamnation à jamais irrévocable.

Ce qui peut effacer le péché ce sont les larmes amères, un sincère aveu, un redoublement de vigilance, un jeûne austère [3], d'abondantes aumônes [4], le baptême, l'humilité et par-dessus tout la foi en Jésus-Christ.

Nulle part il n'est question de la confession proprement dite. Nous ne pensons pas non plus que Basile ait accordé

[1] *De legendis libris gentilium*, p. 74; Hom. *De baptismo*, p. 113.

[2] Hom. *in Ps.* LXI et en général dans tous les passages indiqués dans ce paragraphe.

[3] Hom. *in illud, attende tibi ipsi*, p. 19; Hom. *in Ps.* XXXII.

[4] Hom. *in famem*, p. 65 et passim., et dans tous ses discours *sur l'aumône*. — Hom. *in Ps.* XXII; Hom. *De humilitate*. *De baptismo*.

au baptême la vertu surnaturelle que d'autres docteurs, en Occident surtout, attribuaient déjà à cette cérémonie. Le baptême est à ses yeux «le sceau de Dieu imprimé sur «le front de ceux qui lui appartiennent.» Le prédicateur veut que chacun se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour obtenir la rémission de ses péchés[1]; et l'un de ses plus éloquents discours est celui où il combat la disposition générale alors à différer le baptême jusqu'aux approches de la mort, et cela, sous prétexte qu'il effaçait les péchés antérieurement commis; il ne veut pas qu'on l'ajourne, car le baptême communique la lumière, qui seule peut nous faire parvenir à la connaissance de Dieu[2].

Mais rien de tout cela ne nous conduit à penser que Basile ait partagé les idées matérialistes qui avaient cours déjà sur le baptême. Tout ce qu'il dit du baptême doit s'entendre de la conversion dont, pour lui, il peut être le signe. De cette assertion nous trouvons une preuve irréfragable, nous semble-t-il, dans le discours sur les quarante martyrs? p. 154, C. D. E., p. 155, A.

Nous ne trouvons pas de trace du dogme de la substitution. Par nous-mêmes, dit Basile, nous n'avons nulle justice; nous ne pouvons être justifiés que par notre humilité, par la justice qui vient de Dieu, par la foi en Jésus-Christ qui est mort *pour* nous, et non, à *notre place:* προσκυνοις τον υπερ σου αποθανοντα, *de baptismo* p. 115.

Mais évidemment pour être justifié par la foi en Jésus-Christ, il faut que cette foi soit efficace. Si nous voulons renaître à la vie avec notre Sauveur, il faut que le vieil homme meure avec lui, «qu'il soit enseveli avec lui dans

[1] Hom. *De baptismo*, p. 114

[2] *Ibid.*, p. 115.

les eaux du baptême[1],» et que, régénérés, convertis, nous vivions désormais de la vie de Jésus-Christ[2].

Ici, comme pour contre-balancer l'influence de Satan, intervient celle des anges. «De même que les murs d'une «ville la défendent de tous côtés contre les assauts de «l'ennemi, ainsi nous protège notre ange gardien.» Mais nous l'avons vu, les efforts de Satan ne portent point atteinte à notre liberté; le ministère des anges ne la respecte pas moins. «Ils cessent de veiller sur nous et de nous dé«fendre dès que nous cédons aux séductions du mal dont «ils ne peuvent supporter le douloureux aspect[3].» Ce n'est donc qu'à condition de veiller nous-mêmes à notre défense que nous nous assurerons leur protection contre Satan; et cette protection nous fera sûrement triompher de notre ennemi dont l'influence pouvait sembler infirmer notre liberté.

On voit combien Basile est désireux d'établir solidement la liberté humaine. Il ne veut laisser aucun faux fuyant à des auditeurs qui devaient chercher et trouver une excuse à leurs vices dans les superstitions et les idées fatalistes du paganisme, que l'Église était menacée de voir s'introduire dans son sein avec la dégradation qu'elles produisent et favorisent.

C'est donc sur la liberté de Dieu, sur sa Providence, sur la liberté de l'homme, sur sa responsabilité, que Basile se fonde pour régénérer ces âmes énervées et avilies que le paganisme mourant léguait à l'Église.

[1] Hom. *De baptismo,* p. 115.
[2] Hom. *De humilitate,* p. 159.
[3] Hom. *in Ps.* XXXIII, p. 148.

Appels directs à la dignité humaine.

En continuant la simple énumération des idées génératrices de sa prédication, nous espérons montrer comment il poursuit cette œuvre de régénération.

C'est presque dans chaque page qu'il fait appel à la dignité de l'homme inhérente à tout être libre et désormais rendue évidente à ses auditeurs.

Qu'ils ne se refusent pas le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, et ils ne seront plus esclaves de l'ivrognerie qui ravale l'homme au-dessous de la brute. Ils fuiront ces repas où le vin enflamme les sens, où hommes et femmes laissent leur raison s'égarer au point qu'il n'est plus en leur pouvoir de se maintenir dans les bornes de la bienséance et de la pudeur; on ne les verra plus «emportés «chez eux comme des morts, au milieu des insultes pu«bliques [1].» Qu'ils veuillent bien ne pas s'estimer moins que ne vaut réellement l'homme, et ils sentiront que le corps est à l'homme, et que l'âme c'est l'homme lui-même [2]. Dès lors ils prendront moins de soin de la chair qui passe, ils ne persisteront pas à chercher leur bonheur et leur gloire dans la possession d'avantages que nous devons laisser avec notre corps sur cette terre; ils s'occuperont surtout de l'âme qui ne périt point et doit un jour comparaître devant le souverain juge pour rendre compte de ce qu'elle a fait ici-bas; ils n'auront plus qu'un désir, celui de se préparer à ce jour si terrible pour ceux qui se seront laissé éblouir par l'éclat de la naissance, captiver

[1] *In ebriosos,* p. 22.

[2] Hom. *Quod de rebus mundanis* etc., p. 167; *in illud, attende tibi ipsi,* p. 18 et 19.

tout entiers par l'amour des honneurs, des richesses, des plaisirs, et n'auront été que les esclaves du corps. Pour que la chair ne nous asservisse pas, nous devons l'asservir nous-mêmes, et pour cela, au lieu d'accéder à tous ses désirs, nous devons ne lui accorder que la satisfaction des besoins les plus légitimes, veiller sans cesse sur nous-mêmes et «nous défier de tout ce qui nous paraît agréable.» Il est superflu après cela de se demander si Basile flétrit les spectacles licencieux pour lesquels, si l'on en croit S^t^-Augustin, les chrétiens au IV^e^ siècle se passionnaient autant que les païens.

On rencontre quelqu'unes de ces idées dans la plupart des discours de notre orateur; elles se trouvent surtout dans ses discours sur le *mépris des choses de ce monde,* sur l'*humilité,* sur *faites attention à vous-mêmes,* sur la *lecture des livres profanes.*

Il n'est du reste pas toujours aussi modéré que nous avons pu le faire croire. Ses exhortations à vivre de la vie seule vraiment digne de l'homme ont quelquefois une assez forte couleur d'ascétisme.

Le jeûne que nous l'avons vu prescrire pour effacer le péché, il le recommande aussi pour l'éviter, pour arriver à la sainteté. S'il y a eu des Moïse, des Élie, des Daniel, c'est, selon lui, grâce au jeûne, dont Jésus lui-même nous a donné l'exemple [1]. Il faut donc jeûner; le jeûne dompte le corps que nous devons mépriser, châtier, dont nous devons réprimer les mouvements comme ceux d'une bête féroce, ωσπερ θηριου τας ορμας [2]. Pourtant, quoiqu'il applau-

[1] Hom. I *De Jejunio,* p. 4, 5, 6, 10.

[2] *De legendis libris gentilium,* p. 182.

disse aux idées de Platon et de Pythagore [1], nous croirions fausser sa pensée et lui prêter gratuitement une contradiction, si nous disions qu'à ses yeux le corps est mauvais en lui-même, et que son ascétisme est basé sur l'impureté de la matière.

Dans ce même paragraphe, du reste, il invoque également l'autorité de S^t^-Paul.

En somme, bien que le prédicateur rappelle parfois l'auteur des *ascétiques*, et le zélé propagateur du monachisme, ses exhortations à s'inquiéter bien plus de l'âme que du corps, à se déprendre de la fausse gloire et du faux bonheur, des plaisirs grossiers et trompeurs, pour s'attacher à la gloire véritable et au bonheur réel, aux joies pures et durables, ne sont que de vigoureux appels au sentiment de la dignité de l'homme, qu'il a pour but de restaurer. Et quand on connaît la société à laquelle s'adressaient ces exhortations, on s'explique facilement l'énergie de ce langage, son exagération même. Certes, il n'était guère à craindre que des âmes à ce point flasques et éprises de la terre et de ses jouissances, en vinssent à exagérer l'austérité et le renoncement chrétiens.

Les exhortations de Basile aux riches et aux pauvres achèvent de montrer quel est le but qu'il poursuit, et comment il le poursuit.

Idées qu'il s'est faites de la richesse et de la pauvreté.

On l'a dit avec raison, Basile est le prédicateur de l'aumône. Essayons d'examiner brièvement comment il l'a comprise. Il semble avoir pris à la lettre une parole de Jésus destinée précisément à remplacer la lettre, le léga-

[1] *Ibid.*

lisme par l'esprit; il paraît voir dans la réponse de Jésus au jeune homme riche un commandement positif. De là proviennent, dans quelques-uns de ses discours, certains développements qui pourraient le faire accuser de vues égalitaires et socialistes : «Celui qui aime son prochain «comme lui-même, dit-il, ne doit rien avoir de plus que «son prochain,» ὁ ἀγαπῶν τὸ πλησίον ὡς ἑαυτόν, οὐδὲν περισσότερον κέκτηται τοῦ πλησίου (*Discours contre les riches,* p. 52).

On lui objecte que l'on doit conserver ses biens pour ses enfants, et, dans son ardeur à dévoiler l'égoïsme qui se cache souvent sous de telles raisons, il va jusqu'à ne pas respecter toujours les droits de la famille [1]. Que l'on insiste et que l'on dise qu'après tout on ne fait de tort à personne en gardant ce qui est à soi, et Basile, emporté par l'indignation que fait naître en lui un égoïsme aussi froid et aussi crument exprimé, se laissera aller jusqu'à méconnaître, en apparence, le droit de propriété, et par conséquent la nature de l'aumône, qui doit être essentiellement libre [2].

Nous ne pensons pas cependant que les partisans du communisme puissent trouver dans les discours de Basile sainement interprétés, des arguments à l'appui de leur cause. Ce que M. Chastel dit des prédicateurs de cette époque en général, nous croyons pouvoir le dire justement de Basile en particulier.

«Malgré tout ce que ces déclarations présentent de pa-«radoxal et, à quelques égards de dangereux, nous croyons «aisé de prouver, soit par le but que se proposent leurs «auteurs, soit par les circonstances où ils les prononcèrent,

[1] Hom. *in divites,* p. 59.

[2] Hom. *in illud, destruam* etc., p. 49, 50.

«soit surtout par l'esprit général de leur enseignement «qu'elles ne supposent de leur part aucune notion subver-«sive du droit de propriété [1].»

I. Et d'abord parlons des circonstances. Les idées des poëtes et des philosophes païens sur la pauvreté trouvaient encore de nombreux partisans ; or pour ces poëtes et ces philosophes, la pauvreté étant un déshonneur l'on ne devait pas secourir le pauvre, parce que les secours qu'on lui aurait accordés n'auraient fait que prolonger une vie misérable. Et Platon lui-même professe de pareilles idées[2]. Cet inqualifiable égoïsme qui est le principe de la morale sociale antique [3], avait encore de profondes racines chez des chrétiens qui ne l'étaient guère que de nom, et l'orateur devait frapper de vigoureux coups pour avoir quelque chance de détruire le vice de tous le plus vivace. L'égoïsme était tel chez certains auditeurs de Basile qu'ils laissaient le blé se corrompre dans les greniers plutôt que d'en faire l'aumône au pauvre, qui ne pouvant le leur payer, mourait de faim, ou leur vendait un de ses enfants dont ils osaient discuter le prix[4]. L'usure, l'une des plaies de la société antique, se montrait encore dans toute sa laideur à Césarée [5].

[1] Ouvrage déjà mentionné, p. 206

[2] M. Schmidt, ouvrage déjà cité, p. 73, 74.

[3] *Ibid.*, liv. I, ch. I.

[4] Hom. *in illud, destruam* etc., p. 49, 47.

[5] Hom. *in Ps.* XIV, p. 107.

Le taux de l'intérêt était si élevé chez les Romains, que prêter aux conditions légales avec la ferme résolution d'être payé, c'était, en quelque sorte, résoudre d'avance la ruine de l'emprunteur. Aussi les pères de l'Église ne faisaient guère de différence entre le simple prêt à intérêt et le prêt à usure, et renouvelaient à cet égard les prescriptions de l'Ancien Testament. M. Chastel, *Études historiques sur l'influence de la charité*, etc., p. 164.

L'avarice y était encore telle que lorsqu'elle avait la puissance à son service, elle dépouillait le prochain de la même façon «que la flamme saisit et dévore tout et que le «torrent débordé entraîne tout sur son passage [1].» Et jamais peut-être la misère ne fut plus grande qu'au IV^e^ siècle, où presque partout les richesses étaient concentrées entre les mains de quelques familles [2].

A la vue de tels spectacles peut-il ne pas échapper parfois à l'orateur indigné des expressions qui dépassent sa pensée, ou même n'est-il pas difficile que sa pensée ne s'exagère pas quelquefois elle-même? Ce ne sont là, en effet, que des exagérations singulièrement provoquées par les circonstances, et que l'on peut apprécier justement quand on connaît l'esprit général des allocutions de Basile soit aux riches soit aux pauvres, et le but final qu'il s'efforce d'atteindre.

II. Voici quelle est au fond la pensée de Basile sur les richesses et sur la pauvreté. Les riches sont les économes de la Providence [3]: Si une avarice sordide les porte à entasser les biens dont Dieu leur a donné l'administration, et ainsi à les rendre inutiles à tous; ou bien, si n'écoutant que le plus froid égoïsme ils les dissippent en plaisirs honteux, ou seulement en dépenses inutiles, ces biens deviendront l'occasion de leur perte [4]. Qu'ils s'acquittent au contraire de leur mandat, qu'ils viennent en aide aux pauvres, et leurs aumônes «déposées par ceux-ci devant

[1] Hom. *in divites*, p. 57.

[2] Voir M. Chastel, ouvrage déjà cité, liv. II, ch. I.

[3] Hom. *in illud, destruam* etc., p. 48 A.

[4] Hom. *in divites*, p. 59.

le tribunal du juge suprême» leur vaudront une sentence de grâce.

L'aumône est donc méritoire ; et si elle est méritoire, elle est volontaire, et les richesses appartiennent par conséquent réellement à ceux qui les possèdent. Et certes, ce n'est pas une fois par hasard que Basile fait de l'aumône une œuvre méritoire[1]. On pourrait même lui reprocher d'insister trop souvent et trop fortement sur le mérite de l'aumône, et de risquer ainsi de combattre l'égoïsme par un égoïsme plus relevé, il est vrai, mais qui n'en est pas moins de l'égoïsme. Toutefois, ainsi que nous l'avons vu, il a bien soin de dire à ses auditeurs que par lui-même l'homme n'a aucun mérite, et qu'il a tout à attendre de la justice qui vient de Dieu ; et puis, pour le moins aussi souvent, il fait appel à la sympathie, à la pitié que nous devons à toute misère[2]. Tout cela ne prouve-t-il pas le respect de Basile pour le droit de propriété ? Et quand il s'adresse aux pauvres, est-il parole moins propre à inspirer le désir du partage des richesses? Comme la richesse, la pauvreté est aussi voulue de Dieu, «afin que le pauvre, s'il «est patient et résigné mérite aussi sa récompense ;» et c'est dans le paragraphe que nous avons mentionné comme pouvant faire accuser Basile de vues socialistes et égalitaires, que nous trouvons textuellement cette phrase[3]. Et ailleurs : «Que le pauvre ne porte point envie au riche[4], «car le sage, si avec la pauvreté il a la vérité, s'estime le

[1] Hom. *Quod de rebus* etc., p. 168; *in famem*, p. 71; *in divites*, p. 61; *in illud, destruam*, p. 50.

[2] Hom. *in famem*, p. 64-69; *in illud, destruam*, p. 45, 46, 49; *in divites*, p. 52; Hom. *in Ps.* XIV etc.

[3] Hom. *in illud, destruam*, p. 50 A.

[4] Hom. *in Ps.* LXI, p. 197.

«possesseur du bien le plus précieux[1].» Il nous serait facile de multiplier des citations de ce genre. Ce n'est pas que Basile tombe dans l'excès en faisant de la pauvreté en elle-même un mérite.... «La pauvreté n'est pas toujours «louable, elle ne l'est que supportée librement et selon «l'Évangile[2].»

III. Ainsi il n'est pas plus méritoire d'être pauvre qu'il n'est condamnable d'être riche. Tout dépend de la façon dont on supporte la pauvreté et la richesse. «Car nous «sommes exposés dans ce monde à deux sortes d'épreuves: «Elles nous viennent soit de l'adversité, par laquelle l'âme «est mise à l'essai, comme l'or jeté dans la fournaise, et «fait connaître ce qu'elle a de force et d'énergie, soit de «la prospérité contre laquelle elle n'a pas moins à lutter, «et qu'il ne lui est pas moins difficile de soutenir convenablement[3].»

On le voit clairement, rendre ses auditeurs capables de supporter l'une et l'autre de ces épreuves ; soustraire le riche à l'égoïsme et à l'épicuréisme[4]; alléger la misère du pauvre et le préserver de l'abattement, du désespoir et des vices que favorise aussi la pauvreté [5], restaurer la dignité humaine chez tous ; les vivifier tous par l'esprit nouveau qui soufflait sur le monde, et ainsi les rendre tous dignes du ciel, tel est le but final de toutes les exhortations de Basile.

[1] Hex. Hom. VII, p. 65; Hom. *in Ps.* XXXIII, p. 147.

[2] Hom. *in illud, destruam* etc., p. 43.

[3] Hom. *Quod de rebus* etc., p. 168 et passim; Hom. *attende tibi ipsi*, p. 21 etc.

[4] *Ibid.*, p. 22, 25 etc.

[5] Ouvrage cité, liv. III, ch. VI.

Ajoutons en finissant que, comme le remarque M. Schmidt [1], les haines, les jalousies inséparables de l'égoïsme, ayant aussi pénétré dans l'Église, le prédicateur de Césarée les combat énergiquement [2].

CHAPITRE II.

Connaissant maintenant les idées mères de la prédication de Basile, nous devons, pour n'être pas trop incomplet, examiner comment il les développe et les présente à ses auditeurs. Nous verrons qu'à cet égard encore la prédication que nous étudions était fort bien appropriée aux hommes qu'elle voulait atteindre.

La rudesse de l'éloquence d'un S^t^-Paul n'eût pas produit au IV^e^ siècle à Césarée sur une grande partie de l'auditoire, un autre effet que celui qu'elle produisit à Athènes devant l'aréopage. C'est que le temps n'était plus où les dogmes et les préceptes chrétiens s'adressant à des âmes simples et bien disposées convertissaient sans le secours d'un langage cultivé et poli; et les prédicateurs avaient maintenant une rivalité de talent à soutenir avec les rhéteurs, dont le langage creux le plus souvent, mais plein d'art captivait leurs contemporains.

Basile à Césarée d'abord, à Constantinople ensuite et finalement à Athènes, s'était initié à tous les secrets de l'art oratoire, si bien qu'à ce point de vue il pouvait sup-

[1] Hom. *De Invidia,* p. 91; Hom. *Adversus iratos,* p. 83 et passim.

[2] Pour les citations que nous faisons en français, nous donnons le plus souvent intégralement l'excellente traduction de M. Guillon, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine,* t. 9.

porter la comparaison avec les plus habiles de ses rivaux païens. Mais dans la lutte qu'il s'agissait de soutenir avec eux, Basile avait un immense avantage.

Et d'abord, de bonne heure il avait su, soit d'instinct, soit qu'il l'eût appris de Platon ou de Cicéron, que la rhétorique peut faire des rhéteurs diserts, élégants, qui plaisent, mais que les orateurs dont les discours saisissent réellement les auditeurs, ne sont ainsi parvenus à la vraie éloquence qu'en joignant à l'étude de la rhétorique des connaissances étendues, et surtout une science solide de l'homme, de ses intérêts véritables, de ses passions dont l'éloquence, en définitive, meut à propos les ressorts. Aussi possédait-il des connaissances non moins approfondies que variées [1], lorsque, de retour à Césarée et après avoir plaidé quelque temps avec éclat, il sentit naître en lui le désir de se consacrer désormais tout entier à l'avancement du règne de Christ.

Il travailla alors à acquérir la science particulière en rapport avec la carrière spéciale à laquelle il avait résolu de se vouer; et les Saintes-Écritures, dont il arriva à connaître tout le détail, durent lui dévoiler plus d'un repli du cœur de l'homme, que ni les poëtes ni les philosophes antiques n'avaient pu lui révéler. Continuant ainsi à fouiller le cœur humain à la lumière de l'Évangile, en méditant sur les hommes qu'il voulait désormais se consacrer à régénérer, il apprit à les mieux connaître [2], et par conséquent à exercer mieux encore l'art de les instruire, de les convaincre, de les émouvoir pour arriver à les persuader.

[1] Grégoire de Naz., Grégoire de Nysse et ses propres ouvrages.

[2] Voir, pour se faire une idée de la connaissance que Basile avait du cœur humain, particulièrement l'homélie sur l'envie Bened., t. II, p. 91.

C'est ce dont nous allons tâcher de rendre nos lecteurs juges eux-mêmes.

Détermination du sujet.

Nous l'avons vu, la nature de l'auditoire de Basile le conduisait à affectionner particulièrement certains thèmes; il y revient souvent et c'est quelquefois aux dépens du sens de son texte et même de l'unité de son sujet.

De l'une et de l'autre de ces fautes nous trouvons un exemple saillant dans son discours *Prenez-garde à vous-même*[1]. La suite du passage est : *et ne recélez point dans votre cœur une pensée mauvaise.* Le sujet à tirer de ce texte serait, nous semble-t-il, la vigilance sur nos secrètes pensées, car nous péchons facilement par la seule volonté.

Ce n'est point là ce qu'en tire Basile. Après un exorde mauvais, pour le dire en passant, parce que tout exorde qui ne s'adapte pas parfaitement au sujet n'est pas bon, il consacre un paragraphe au vrai sujet; mais c'est afin de s'en débarrasser et de nous amener à celui qu'il lui préfère. «Nous devons, dit-il, fuir, par réflexion, le péché, «comme les animaux fuient par instinct les pâturages qui «leur seraient funestes, et rechercher la justice, comme «ceux-ci recherchent les herbes qui leur conviennent. «Nous devons prendre garde à nous, afin de discerner par «réflexion ce qui est nuisible d'avec ce qui est salutaire.»

Tel est le sujet que l'orateur se crée lui-même. Voyons, le plus brièvement possible, comment il le traite. Passons une petite dissertation puérile et arrivons à la tractation proprement dite.

[1] Bénédictins, t. II, p. 16.

L'orateur montre que prendre garde à soi-même signifie «prendre garde moins à ce qui est autour de nous, qu'à ce qui est nous-même.» Or, l'âme, voilà ce qui est nous; le corps est à nous; nous devons faire à l'un et à l'autre la part qui lui convient, dédaigner la chair qui passe, avoir soin surtout de l'âme, qui est immortelle.» Voilà pour ainsi dire le principe posé : de cette hauteur l'orateur descend à l'application dans différentes circonstances de la vie : nous devons prendre garde à nous mêmes dans le péché, pour y remédier; dans la santé morale pour l'affermir et diriger l'activité qu'elle nous permet, et que réclame de chacun de nous notre position particulière; dans la possession et l'usage de nos biens, «pour ne pas risquer de les perdre ou de les rendre inutiles par des espérances imaginaires.» C'est à nous-même plutôt qu'à notre prochain que nous devons prendre garde. Enfin prenons garde à nous, dans la prospérité, et nous souvenant sans cesse «que la vie s'écoule comme un fleuve,» nous ne risquerons pas de devenir orgueilleux et arrogants; dans l'adversité, et la vue des vrais biens dont il ne tient qu'à nous de jouir nous préservera du découragement et du désespoir. Après les développements de ces deux idées vient une péroraison. On pense tout naturellement qu'elle va clore le discours; il n'en est rien. Prenez garde à votre âme, prenez garde à votre corps, ajoute l'orateur; et il montre que la connaissance de notre âme et de notre corps nous conduira à celle de Dieu.

Voilà comment il traite le sujet que nous l'avons vu se créer lui-même; et qui donc ne s'y serait pas attendu? On a pu en juger, le sujet donné par l'orateur n'était point assez circonscrit; et dans la tractation il n'a fait que l'é-

tendre, si même il n'en est pas sorti, si le sujet arbitrairement créé par lui, au mépris de celui que donnait nettement le texte, n'a pas été lui-même une transition pour arriver à l'un des thèmes que grâce à la nature de son auditoire Basile affectionnait surtout.

Certes chaque idée de ce discours, prise en elle-même et dans ses développements particuliers, est bonne, excellente; mais celle qui précède n'engendre pas celle qui suit, et l'on ne voit pas pourquoi telle ou telle autre ne serait pas encore à côté de celles qui y sont déjà ou même n'en remplacerait pas quelqu'une. En un mot, cette proposition qui doit tout résumer, cette unité d'où tout doit sortir et qui doit tout relier dans un discours manque dans celui-ci; dès que l'unité du sujet fait défaut, on n'a plus l'unité du but; et nous verrons plus loin combien est funeste une pareille faute.

Sans parler des discours de Basile qui ne sont pas autre chose, après tout, que de brillants commentaires, de riches paraphrases, celui que nous venons de critiquer n'est pas le seul où nous puissions le montrer manquant de netteté, de précision dans la détermination de son sujet. On le voit encore faire le même faux pas dans ses deux discours sur le conseil que donne S^t^-Paul «de se réjouir toujours, de prier sans cesse, de rendre «grâce à Dieu en toutes choses.» Que l'on juge chacun de ces discours séparément ou que, l'un n'étant que la suite de l'autre, on les considère comme s'ils n'en formaient qu'un seul, l'on ne pourra pas dire que Basile ne soit tombé ici encore dans l'une des fautes les plus funestes à l'éloquence.

Mais il est temps de rendre justice à un orateur qui

lorsqu'il vient à faiblir, nous montre mieux encore combien il est puissant. Qu'un autre, nous ne disons pas d'entre les médiocres, fasse la même chûte, il ne s'en relèvera pas; et Basile, dans les deux ou trois discours que nous critiquons, se retrouve souvent lui-même et touche à la plus haute éloquence, ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer.

Et puis, si deux ou trois de ses discours sont décidément défectueux relativement à l'unité du sujet, la plupart des autres sont à cet égard à l'abri de toute critique; et nous nous ferons une idée de l'éloquence qu'on y trouve quand nous aurons vu de quelles ressources de développement dispose l'orateur de Césarée.

Invention du développement.

C'est surtout pour le développement de ses sujets que Basile trouvait d'étonnantes ressources dans les connaissances aussi solides que vastes que venait féconder son génie. Car, comme on l'a dit, connaître sert beaucoup pour inventer, et nos connaissances sont les germes de nos inventions; toutefois ces germes, s'ils ne sont fécondés par la puissance du génie et mûris par sa vivifiante chaleur, ne font que végéter et finalement meurent sans avoir donné aucun fruit. Mais les connaissances de Basile sont confiées à son génie, qui les inonde de lumière, les pénètre de sa chaleur; et il en avait cette abondance et cette force que Libanius disait surpasser l'abondance de Platon et la force de Démosthène [1].

[1] Bénéd., *Libanius a Basile,* épitre CCCLII, t. III, p. 430.

Nous ne connaissons assez ni Platon, ni Démosthène, pour nous approprier l'opinion du célèbre rhéteur ; mais nous connaissons du moins assez Basile pour affirmer que, loin de ressembler à ces discours languissants qui n'avancent que péniblement et arrivent au but épuisés et sans autre vie que celle que donne une agitation fiévreuse, ceux de l'orateur de Césarée sont au contraire fortement nourris et pleins de vigueur.

Mais dire que cette abondance et cette force se montrent dans tous les discours de Basile serait louer avec excès un orateur qui, pour prendre rang entre les premiers ne demande qu'à être jugé comme il le mérite. Il est quelquefois inférieur à lui-même. Et quel est l'orateur qui ne faiblit jamais ? Le premier discours sur le jeûne est d'une sécheresse est d'une faiblesse extrêmes ; et pour tout dire, c'est à cette mauvaise production que nous pensions tout à l'heure, quand nous parlions de discours affamés et languissants. C'est comme un tissu de subtilités, de raisons superficielles, d'explications forcées, de fausses applications de l'Écriture ; et, ce qui est plus grave et s'éloigne plus encore, si possible, de la prédication de Basile, il y est fait appel, en finissant, à des mobiles qui sont loin d'être dignes de la chaire chrétienne. On serait tenté de reléguer une semblable production au rang de celles faussement attribuées à notre orateur, si la thèse qu'il veut prouver n'expliquait une pareille chute [1]. Mais son deuxième discours sur le même sujet [2] est déjà bien loin de cette sécheresse, et, disons le mot, de cette puérilité ; il y retrouve de son abondance et de sa vigueur

[1] Bénéd., t. II, p. 1.

[2] *Id.*, à la suite.

habituelles. C'est que, dans ce deuxième discours, laissant de côté l'antiquité prétendue du jeûne et ses avantages matériels, il combat l'erreur plus ou moins volontaire qu'on peut s'abandonner à la débauche la veille d'un jour de jeûne, précisément parce qu'on doit jeûner le lendemain; c'est que, revenant sur le terrain moral, il retrouve les provisions considérables qu'il y a amassées, et que son génie ne lui devient plus inutile.

Ne songeons plus à quelques passages isolés, assez rares d'ailleurs, tels que celui qu'on trouve dans le *panégyrique des quarante martyrs*[1]; et pour mentionner le plus mauvais, demandons grâce pour un paragraphe de l'un des discours que nous avons déjà trouvé défectueux au point de vue de l'unité du sujet; l'orateur asservi au théologien s'évertue à justifier les larmes de Jésus, qui auraient été non point la manifestation de la douleur, Jésus n'en étant pas susceptible, mais une leçon pour nous apprendre la mesure dans nos gémissements et dans nos larmes[2]; écartons de notre esprit ces quelques passages dont nous avons indiqué les plus défectueux, et nous n'avons rien à retrancher de ce que nous avons dit de l'abondance et de la force de Basile. Son discours sur «Prenez garde à vous-même[3]» peut d'abord paraître nécessiter une nouvelle restriction : mais si nous la faisons, ce n'est que relativement à cette force qui naît d'une heureuse disposition où entre tout ce qui y doit entrer, et cela de façon à ce que chaque idée soit à la place qui seule lui convient[4].

[1] Bénéd., t. II, p. 155.

[2] *Id.*, t. II, p. 29.

[3] Bénéd., t II, p. 16.

[4] Ce n'est que dans le chapitre suivant que nous envisagerons la prédication de Basile à ce point de vue.

Mais quelle ampleur et quelle force dans chacune des pensées et dans leurs développements ! qu'on lise par exemple le paragraphe où il développe cette idée que le corps étant à nous et l'âme seule étant nous-même, c'est de l'âme que nous devons surtout avoir soin, et l'on verra comment tout cela est richement et solidement pensé [1]. Et dans le développement de cette idée que tout ici bas est mobile, passager et caduc, quelle éloquence ! Ecoutez-le plutôt : «L'étendue de vos richesses, la noblesse de votre ex-«traction, la splendeur de la patrie, la beauté du corps, les «hommages qui vous arrivent de toutes parts, vous inspi-«rent une complaisance secrète qui va jusqu'à l'orgueil ! «songez que vous êtes poussière, et que vous retournerez «en poussière. Regardez autour de vous, ceux qui avant «vous possédèrent les mêmes avantages, où sont-ils? «Où sont aujourd'hui ces hommes autrefois revêtus des «plus importantes magistratures, ces orateurs dont l'élo-«quence était invincible? que sont devenus ces renommés «capitaines qui commandaient à des peuples entiers ? Tout «cela n'est plus que poussière, la matière d'un vain entre-«tien. De tout l'éclat de cette vie il ne reste que quelques «ossements. Pénétrez dans l'intérieur de ces tombeaux, et «distinguez, si vous le pouvez, l'esclave du maître, le «pauvre d'avec le riche ; celui qui languissait dans une «prison, de celui qui fut assis sur un trône, le fort d'avec «le faible, celui qui brilla par la beauté des formes d'avec «celui qui fut disgracié de la nature [2]. »

Qu'on lise le paragraphe suivant adressé au pauvre, méprisé, sans asile, manquant du plus strict nécessaire:

[1] Bénéd., t. II, p. 205 et sqq.

[2] Bénéd., t. II, p. 211.

et qu'on veuille remarquer comme le premier de ces deux développements prépare le suivant, et comme tous deux se fortifient réciproquement, chacun d'eux augmentant sa force propre de la force intrinsèque de l'autre.

C'est comme au hasard que nous avons été conduit à signaler ces deux morceaux. Nous en pourrions trouver d'aussi riches et d'aussi forts dans presque tous les discours de l'orateur de Césarée. Dans quelques-uns il en est même qui nous paraissent l'être bien plus encore. Pour s'en convaincre, qu'on lise par exemple la réfutation de cette objection. «Mais laissez moi jouir pendant ma vie, «et à ma mort je compte bien léguer aux pauvres.»

Nous ne pouvons résister à la tentation de citer la fin de ce morceau. «C'est à la mort et non pas à vous que l'on «doit savoir gré de vos aumônes. Si vous n'aviez pas dû «mourir, vous n'auriez guère pensé au Seigneur. *Ne vous «trompez pas, on ne se moque pas de Dieu.* On ne conduit «pas un mort à l'autel. Il faut à Dieu une victime vivante. «La belle preuve de générosité que le don de ce que l'on «a de trop! Vous n'offrez au bienfaiteur suprême que ce «dont vous ne savez que faire. Vous n'oseriez pas recevoir «des hôtes illustres avec les restes de votre table; et vous «prétendez apaiser Dieu avec les restes de votre opu-«lence[1].»

Qu'on lise encore la description des effets de la colère[2], celle de l'envie[3], celle, dans son discours sur l'ivrognerie,

[1] Bénéd., p. 61.

[2] *Id.*, p. 83 et sqq.

[3] Il faut dire pourtant que le tableau de l'envie est plus remarquable par la finesse des traits que par leur vigueur.

d'un repas se transformant en une orgie[1], la réponse dans le discours sur «*Rendez grâces à Dieu en toutes choses,*» à cette objection: «Mais comment une âme déchirée par la souffrance peut-elle ne pas éclater en sanglots[2]?» Quelle puissance et quelle richesse! Arracher des fragments de pareils morceaux pour les citer, serait comme si quelqu'un, voulant vous faire admirer la beauté d'une statue, vous en mettait sous les yeux un bras, ou toute autre partie qu'il aurait détachée de cette statue. Les citer nous prendrait trop de place. Disons tout de suite, que nous espérons avoir montré dans une certaine mesure, que l'abondance et la force sont le caractère principal des développements de Basile, et que la force s'unit presque toujours chez lui à l'abondance[3].

Ajoutons que la grâce n'est point exclue par la force; elle se montre bien souvent çà et là dans ses discours. Mais quel charme ne donne-t-elle pas à tout cet excellent traité devenu classique[4], où le pieux et savant évêque tâche d'inspirer à la jeunesse chrétienne le goût de la philosophie, de l'éloquence et de la poésie antiques, et lui donne les directions nécessaires pour la lecture de ces livres qu'il aimait tant, qu'il connaissait si bien, et dont l'étude lui avait été si profitable. Le moindre des avantages qu'il en avait retirés était peut-être d'en pouvoir parler avec une grâce exquise. Sa grâce d'ailleurs qui ne se fait jamais admirer aux dépens de la force est toujours naturelle et modeste, et c'est pour cela qu'elle a tant de charmes;

[1] Bénéd., p. 129.

[2] Bénéd., t. II, p. 56 et 55.

[3] Voir encore t. I, p. 94; t. II, p. 150; t. I, p. 2, 12 etc.

[4] Bénéd , t. II, p. 175.

point de fard, point d'affection. Nous fouillons dans nos souvenirs, et c'est à grand-peine que nous y trouvons un morceau, qui s'il n'était pas à-peu-près unique dans son genre pourrait infirmer le jugement que nous venons de porter [1].

On rencontre un peu plus souvent des phrases qui, pour ne sentir nullement l'affectation et la recherche, n'en sont pas moins contraires au bon goût. Emporté par sa véhémence, il se laisse aller tantôt à une comparaison malheureuse [2], tantôt à des détails assez peu relevés pour n'être pas supportables même dans une conversation [3]. Mais ce sont là des inégalités inhérentes à cette force, à cette véhémence du genre sublime qui n'est occupée que de saisir, d'entraîner, d'enlever l'auditeur.

Et si avec l'abondance la grâce se trouve à côté de la force, on y rencontre aussi la plus sympathique douceur, la plus délicate tendresse; tout cela donne quelquefois à la prédication de Basile ce caractère si difficile à définir et qu'on appelle l'onction [4].

On le voit, Basile réunit des qualités bien diverses. C'est que Basile est une de ces âmes richement douées, et dont toutes les cordes sont toujours prêtes à vibrer. Qu'il voie quelqu'un de ces avares puissants et qui abusent de leur puissance pour accroître leurs possessions au mépris de toute équité, et rien ne surpassera en énergie

[1] *Exorde du panégyrique de St-Gordius,* t. II, p. 14.

[2] Bénéd., t. II, p. 59.

[3] *Id.*, t. II, p. 166.

[4] Par exemple : *Exorde du traité sur l'utilité de la lecture des auteurs profanes. Exorde sur l'homélie dans un temps de famine et de sécheresse;* dans ce même discours, quand il s'adresse particulièrement aux pauvres. Bénéd., II, p. 173. *Id.*, p. 62.

les paroles qu'il trouvera dans son indignation pour flétrir une pareille conduite, et pour en dénoncer le funeste dénouement : «*Trois coudées de terre et la condamnation éternelle.*» Qu'il rencontre de la résistance dans ce cœur auquel il veut faire partager sa profonde compassion pour le pauvre, et il foudroie l'objection qu'on lui oppose. Qu'il se place en présence des beautés grandioses de la nature, et il les sentira si vivement, qu'il trouvera sans peine pour les rendre des couleurs dignes de ces beautés. Qu'il en examine les plus petits détails, c'est alors son goût pur et délicat qui s'éveille, et il les décrit avec une grâce infinie. Que ses yeux se portent sur les campagnes brûlées par le soleil, et, à cet aspect, ils se baignent de larmes; que ses regards s'arrêtent sur l'infortune, et jamais elle ne fut l'objet de plus de tendresse, de plus de sympathie, de plus d'amour [1].

Ajoutons que Basile tient à sa disposition toutes les formes de l'explication et de la preuve et tous les moyens de donner de la couleur et du mouvement à son élocution.

On peut même admirer chez lui l'art et l'habileté dans la narration, qui, essentielle à l'éloquence du barreau, est peu propre au discours de la chaire, à moins que ce discours ne soit un panégyrique dont elle doit former le canevas. Aussi n'est-ce que fort rarement que nous trouvons la narration dans ses autres productions oratoires, tandis qu'elle est comme le tissu de ses panégyriques. C'est ce qui, joint au mérite même de ces narrations, a probablement fait dire à Erasme, d'une manière un peu trop absolue, nous semble-t-il, «que réussissant en tous

[1] Quand il visitait les lépreux dans l'hôpital qu'il avait lui-même fait bâtir, il serrait avec effusion ces malheureux dans ses bras.

les genres, Basile paraissait avoir encore mieux été doué pour le panégyrique.» Pourtant, sauf celui de Mamas martyr, qui, à notre avis, est on ne peut plus mauvais, ses discours de ce genre offrent tous en effet une narration pressée, concise, colorée, animée. On assiste à la scène, on voit les personnages, on les entend. Basile excelle aussi à faire d'une définition un morceau des plus oratoires. On n'a pour s'en convaincre qu'à lire la définition qu'il donne de l'âme dans son discours sur *le mépris des choses de ce monde*. On regrette d'y trouver un de ces traits de mauvais goût échappés à l'entraînement du genre sublime [1].

Il nous serait facile d'indiquer dans les divers discours de Basile plusieurs exemples remarquables de presque toutes les formes de l'argumentation, et de presque tous les moyens de colorer et d'animer son élocution. Mais cela serait par trop fastidieux; nous nous bornerons à signaler l'homélie *contre les riches* [2] où se succèdent la réfutation proprement dite, la réduction à l'absurde, la description, l'antithèse, le portrait, l'argument par analogie renforcé par un argument *a fortiori*, la comparaison, la correction, l'ironie, le dialogue, la métaphore.

Basile possède donc d'immenses ressources. Il nous reste à examiner comment il les dispose.

[1] Il parle de l'âme : τουτο εις φως, εκ των σκοτεινων εκεινων θαλαμων, ο των ωδινων αγει καιρος.

[2] Bénéd., t. II, p. 51-62.

Invention de la disposition.

Nul ne l'ignore, les forces les plus considérables mal dirigées, se perdent en partie, quand elles ne s'annulent pas en se contrariant. Les forces du discours ne sont pas soumises à d'autres lois, et ne font point exception à la règle générale, qui, cette fois, n'en souffre aucune. Il serait donc à regretter que tant et de si puissants moyens de se rendre maître de l'esprit et du cœur ne fussent pas convenablement utilisés par Basile, faute d'une habile disposition.

On doit s'y attendre, les discours que nous avons trouvés défectueux au point de vue de la détermination du sujet, laisseront fatalement beaucoup à désirer relativement à la disposition. Dès que le sujet n'est pas nettement précisé, le but ne saurait l'être davantage; et quand on ne sait pas au juste où l'on va, on ne sait pas mieux le chemin que l'on doit prendre. C'est ce qui est arrivé à Basile dans les deux discours en question. Certes, on ne peut pas dire qu'il n'y ait aucun mouvement; nous avons déjà fait remarquer la véhémence aussi bien que l'abondance de certains paragraphes, mais il n'y a pas de mouvement continu, progressif.

Les autres discours, où Basile a nettement déterminé son sujet, sont des modèles relativement au plan. Quand son texte est un récit, après en avoir saisi l'idée mère, il jette ses matériaux dans le cadre de ce récit, dont ils suivent les différents contours; et de ce moule sort comme le type de l'homélie. Lorsque son texte n'est pas un récit, lorsqu'il fait un sermon proprement dit, sa disposition n'est pas sensiblement différente ; nous voulons dire que les parties de son discours n'en sont pas moins toujours

étroitement unies et que cette continuité que l'enchaînement du récit donne à ses homélies, l'enchaînement logique, naturel des idées et des sentiments la donne pour le moins aussi bien à ses sermons. Même dans sa plus grande simplicité, on n'y voit pas le plan dont les parties simplement convergentes sont comme autant d'attaques partielles dirigées sur l'âme de l'auditeur, et après chacune desquelles l'orateur, obligé de revenir en arrière pour reprendre élan, accorde à l'auditeur un répit qui suffit trop souvent à réparer la brèche qu'il vient de faire.

Simple application de ces deux vers bien connus :

«Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
«Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,»

voici, en deux mots, en quoi consiste la disposition de Basile.

En général, il commence par poser un fait ou un principe qui devient la source de tout le discours : C'est une suite d'idées, d'arguments, de sentiments qui sortent les uns des autres, celui qui précède engendrant sans effort celui qui suit ; ce dernier augmente sa force propre de toute la force du précédent pour la communiquer au raisonnement ou au sentiment qu'il engendrera à son tour. Ainsi jusqu'au bout se propage le discours. Formé de la sorte, il se déroule par un mouvement continu et progressif, transmet ce mouvement à l'âme de l'auditeur, et parvient ainsi à l'éloquence même, de l'avis de Cicéron qui ne craint pas de dire : *«Quid aliud est eloquentia nisi motus animæ continuus ?»*

Mais ici encore, nous ne voulons pas être seul juge. Écoutez Basile : il prend à partie le riche puissant que son avarice porte à dépouiller le prochain : «A quoi bon tout

«cela quand trois coudées de terre vous attendent, quand «quelques pierres suffiront pour garder votre misérable «cadavre? Pourquoi donc tant de soins et d'embarras? «Pourquoi cet insolent mépris de toute loi divine et hu«maine? Pourquoi semer dans vos mains une paille sté«rile?... que dis-je stérile? s'écrie l'orateur; c'est elle «qui alimentera les feux éternels.» Et voilà l'avare saisi et traduit devant le tribunal du juge suprême, et l'orateur, amené à faire le plus saisissant tableau du jugement que subira cet avare. Cet enchaînement naturel, ce mouvement continu, cette progression sont dans les discours entiers [1].

Nous en signalerons un qui nous a paru un vrai chef-d'œuvre d'habileté; nous voulons parler du discours *contre l'usure* [2]. L'orateur va-t-il se borner à stigmatiser l'usurier? mais l'usure provient de deux sources : de l'avarice sordide du prêteur; de la sottise et du manque d'énergie de l'emprunteur : dans une situation momentanément difficile, «il aime mieux emprunter une opulence éphémère, que de devoir à un travail utile de quoi se relever peu à peu.» Il s'agit donc d'attaquer le mal dans chacune de ses deux racines. C'est là ce que ne manque pas de faire Basile; et il le fait de telle sorte, qu'en s'adressant directement soit à l'usurier, soit à l'emprunteur, chacune de ses paroles va les atteindre l'un et l'autre. La flétrissure qu'il imprime à la conduite de l'usurier, et le portrait qu'il en fait, sont en même temps la plus éloquente exhortation à fuir les dangereux services d'un tel homme; et cet homme a dû sentir s'accroître en lui la

[1] Voir p. ex. Hom. *De humilitate.*

[2] T. I, p. 107.

honte que lui ont inévitablement inspirée ses infâmes procédés, en entendant les conseils motivés que l'orateur donne à l'emprunteur, et la description énergique de la misère à laquelle conduit infailliblement l'emprunt à usure [1].

Voilà comment se propagent et se fortifient mutuellement les idées et les sentiments de Basile ; voilà avec quelles forces l'orateur de Césarée arrive à ce moment du discours où il faut frapper les grands coups de l'éloquence, afin de se rendre définitivement maître de l'âme des auditeurs. Voyons comment il couronne son œuvre.

Prenons un des discours dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler : celui *sur le baptême*, que l'on pourrait intituler avec plus de raison : *sur le renvoi de la conversion* [2]. Il a vigoureusement réfuté tous les motifs que l'on allègue, mis à nu tous les sophismes que forge l'esprit, asservi à un cœur épris des jouissances matérielles, pour différer la conversion. «Et enfin, s'écrie-t-il, qui donc, «dites-moi, a fixé si certainement en votre faveur le terme «de votre vie ? En différant comme vous faites d'année en «année, de mois en mois, de jour en jour.... vous vous «exposez à être surpris par l'heure à laquelle vous ne vous «attendez pas, alors que les principes de la vie étant «épuisés ; livré à l'angoisse, au désespoir, qui nous envi«ronneront de toutes parts ; condamné par le médecin ; «déjà pleuré par nos proches; dévoré par les ardeurs d'une «fièvre brûlante; exhalant avec peine de stériles gémisse«ments, vous articulerez de vains sons qui ne pourront «plus être entendus, et ne passeront que pour des rêve-

[1] T. I, p. 111.
[2] T. II, p. 113.

«ries.... Comment à ces derniers moments recevoir les «secours de la religion ?....»

«.... Le danger presse, il faut partir ; la mort est là ; «qui viendra vous secourir à cet affreux moment ? sera-ce «Dieu? Vous n'avez eu pour lui que du mépris. — Mais, «alors, il m'exaucera. — Est-ce que vous l'écoutez «maintenant ? — Il m'accordera encore quelque délai. — «Serait-ce à cause du bon usage que vous avez fait de ce- «lui qu'il vous avait déjà donné ?»

«Ne vous laissez donc pas abuser par des paroles «vaines : car la mort viendra vous accabler tout d'un «coup, et vous enveloppera comme d'un tourbillon impé- «tueux. L'ange des ténèbres fondra sur vous pour vous «enlever avec violence, et entraîner votre âme enlacée «dans les liens du péché, se repliant encore sur des affec- «tions terrestres, faisant d'inutiles efforts pour exprimer «ses dernières pensées. Quels regrets ! Quels déchire- «ments ! Pénitence tardive et stérile ! Vous verrez d'un «côté les justes en possession des dons ineffables de la «gloire céleste ; de l'autre, les pécheurs consternés au «fond de l'abîme où vous allez être vous-mêmes englou- «tis !.... Et pourtant, le jugement du Seigneur est juste, «vous direz-vous à vous-même ; il m'appelait, j'étais «sourd ; on m'avertissait, on me conjurait, tout cela en «pure perte.»

Telle est la prédication de l'archevêque de Césarée. Elle est l'œuvre d'un grand génie oratoire puisant abondamment dans un intarissable trésor de science profane et sacrée; il ne cesse d'appeler à son aide tantôt l'une, tantôt l'autre, et l'une et l'autre le servent presque toujours à merveille. «Admirez la profonde sagesse de notre législa-

point de fard, point d'affection. Nous fouillons dans nos souvenirs, et c'est à grand-peine que nous y trouvons un morceau, qui s'il n'était pas à-peu-près unique dans son genre pourrait infirmer le jugement que nous venons de porter[1].

On rencontre un peu plus souvent des phrases qui, pour ne sentir nullement l'affectation et la recherche, n'en sont pas moins contraires au bon goût. Emporté par sa véhémence, il se laisse aller tantôt à une comparaison malheureuse [2], tantôt à des détails assez peu relevés pour n'être pas supportables même dans une conversation [3]. Mais ce sont là des inégalités inhérentes à cette force, à cette véhémence du genre sublime qui n'est occupée que de saisir, d'entraîner, d'enlever l'auditeur.

Et si avec l'abondance la grâce se trouve à côté de la force, on y rencontre aussi la plus sympathique douceur, la plus délicate tendresse; tout cela donne quelquefois à la prédication de Basile ce caractère si difficile à définir et qu'on appelle l'onction[4].

On le voit, Basile réunit des qualités bien diverses. C'est que Basile est une de ces âmes richement douées, et dont toutes les cordes sont toujours prêtes à vibrer. Qu'il voie quelqu'un de ces avares puissants et qui abusent de leur puissance pour accroître leurs possessions au mépris de toute équité, et rien ne surpassera en énergie

[1] *Exorde du panégyrique de St-Gordius,* t. II, p. 14.

[2] Bénéd., t. II, p. 59.

[3] *Id.,* t. II, p. 166.

[4] Par exemple : *Exorde du traité sur l'utilité de la lecture des auteurs profanes. Exorde sur l'homélie dans un temps de famine et de sécheresse;* dans ce même discours, quand il s'adresse particulièrement aux pauvres. Bénéd., II, p. 173. *Id.,* p. 62.

les paroles qu'il trouvera dans son indignation pour flétrir une pareille conduite, et pour en dénoncer le funeste dénouement : «*Trois coudées de terre et la condamnation éternelle.*» Qu'il rencontre de la résistance dans ce cœur auquel il veut faire partager sa profonde compassion pour le pauvre, et il foudroie l'objection qu'on lui oppose. Qu'il se place en présence des beautés grandioses de la nature, et il les sentira si vivement, qu'il trouvera sans peine pour les rendre des couleurs dignes de ces beautés. Qu'il en examine les plus petits détails, c'est alors son goût pur et délicat qui s'éveille, et il les décrit avec une grâce infinie. Que ses yeux se portent sur les campagnes brûlées par le soleil, et, à cet aspect, ils se baignent de larmes; que ses regards s'arrêtent sur l'infortune, et jamais elle ne fut l'objet de plus de tendresse, de plus de sympathie, de plus d'amour [1].

Ajoutons que Basile tient à sa disposition toutes les formes de l'explication et de la preuve et tous les moyens de donner de la couleur et du mouvement à son élocution.

On peut même admirer chez lui l'art et l'habileté dans la narration, qui, essentielle à l'éloquence du barreau, est peu propre au discours de la chaire, à moins que ce discours ne soit un panégyrique dont elle doit former le canevas. Aussi n'est-ce que fort rarement que nous trouvons la narration dans ses autres productions oratoires, tandis qu'elle est comme le tissu de ses panégyriques. C'est ce qui, joint au mérite même de ces narrations, a probablement fait dire à Erasme, d'une manière un peu trop absolue, nous semble-t-il, «que réussissant en tous

[1] Quand il visitait les lépreux dans l'hôpital qu'il avait lui-même fait bâtir, il serrait avec effusion ces malheureux dans ses bras.

les genres, Basile paraissait avoir encore mieux été doué pour le panégyrique.» Pourtant, sauf celui de Mamas martyr, qui, à notre avis, est on ne peut plus mauvais, ses discours de ce genre offrent tous en effet une narration pressée, concise, colorée, animée. On assiste à la scène, on voit les personnages, on les entend. Basile excelle aussi à faire d'une définition un morceau des plus oratoires. On n'a pour s'en convaincre qu'à lire la définition qu'il donne de l'âme dans son discours sur *le mépris des choses de ce monde*. On regrette d'y trouver un de ces traits de mauvais goût échappés à l'entraînement du genre sublime [1].

Il nous serait facile d'indiquer dans les divers discours de Basile plusieurs exemples remarquables de presque toutes les formes de l'argumentation, et de presque tous les moyens de colorer et d'animer son élocution. Mais cela serait par trop fastidieux; nous nous bornerons à signaler l'homélie *contre les riches* [2] où se succèdent la réfutation proprement dite, la réduction à l'absurde, la description, l'antithèse, le portrait, l'argument par analogie renforcé par un argument *a fortiori,* la comparaison, la correction, l'ironie, le dialogue, la métaphore.

Basile possède donc d'immenses ressources. Il nous reste à examiner comment il les dispose.

[1] Il parle de l'âme : τουτο εις φως, εκ των σκοτεινων εκεινων θαλαμων, ο των ωδινων αγει καιρος.

[2] Bénéd., t. II, p. 51-62.

Invention de la disposition.

Nul ne l'ignore, les forces les plus considérables mal dirigées, se perdent en partie, quand elles ne s'annulent pas en se contrariant. Les forces du discours ne sont pas soumises à d'autres lois, et ne font point exception à la règle générale, qui, cette fois, n'en souffre aucune. Il serait donc à regretter que tant et de si puissants moyens de se rendre maître de l'esprit et du cœur ne fussent pas convenablement utilisés par Basile, faute d'une habile disposition.

On doit s'y attendre, les discours que nous avons trouvés défectueux au point de vue de la détermination du sujet, laisseront fatalement beaucoup à désirer relativement à la disposition. Dès que le sujet n'est pas nettement précisé, le but ne saurait l'être davantage; et quand on ne sait pas au juste où l'on va, on ne sait pas mieux le chemin que l'on doit prendre. C'est ce qui est arrivé à Basile dans les deux discours en question. Certes, on ne peut pas dire qu'il n'y ait aucun mouvement; nous avons déjà fait remarquer la véhémence aussi bien que l'abondance de certains paragraphes, mais il n'y a pas de mouvement continu, progressif.

Les autres discours, où Basile a nettement déterminé son sujet, sont des modèles relativement au plan. Quand son texte est un récit, après en avoir saisi l'idée mère, il jette ses matériaux dans le cadre de ce récit, dont ils suivent les différents contours; et de ce moule sort comme le type de l'homélie. Lorsque son texte n'est pas un récit, lorsqu'il fait un sermon proprement dit, sa disposition n'est pas sensiblement différente ; nous voulons dire que les parties de son discours n'en sont pas moins toujours

étroitement unies et que cette continuité que l'enchaînement du récit donne à ses homélies, l'enchaînement logique, naturel des idées et des sentiments la donne pour le moins aussi bien à ses sermons. Même dans sa plus grande simplicité, on n'y voit pas le plan dont les parties simplement convergentes sont comme autant d'attaques partielles dirigées sur l'âme de l'auditeur, et après chacune desquelles l'orateur, obligé de revenir en arrière pour reprendre élan, accorde à l'auditeur un répit qui suffit trop souvent à réparer la brèche qu'il vient de faire.

Simple application de ces deux vers bien connus :

«Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
«Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,»

voici, en deux mots, en quoi consiste la disposition de Basile.

En général, il commence par poser un fait ou un principe qui devient la source de tout le discours : C'est une suite d'idées, d'arguments, de sentiments qui sortent les uns des autres, celui qui précède engendrant sans effort celui qui suit ; ce dernier augmente sa force propre de toute la force du précédent pour la communiquer au raisonnement ou au sentiment qu'il engendrera à son tour. Ainsi jusqu'au bout se propage le discours. Formé de la sorte, il se déroule par un mouvement continu et progressif, transmet ce mouvement à l'âme de l'auditeur, et parvient ainsi à l'éloquence même, de l'avis de Cicéron qui ne craint pas de dire : *«Quid aliud est eloquentia nisi motus animæ continuus?»*

Mais ici encore, nous ne voulons pas être seul juge. Écoutez Basile : il prend à partie le riche puissant que son avarice porte à dépouiller le prochain : «A quoi bon tout

«cela quand trois coudées de terre vous attendent, quand «quelques pierres suffiront pour garder votre misérable «cadavre? Pourquoi donc tant de soins et d'embarras? «Pourquoi cet insolent mépris de toute loi divine et hu«maine? Pourquoi semer dans vos mains une paille sté«rile?... que dis-je stérile? s'écrie l'orateur; c'est elle «qui alimentera les feux éternels.» Et voilà l'avare saisi et traduit devant le tribunal du juge suprême, et l'orateur, amené à faire le plus saisissant tableau du jugement que subira cet avare. Cet enchaînement naturel, ce mouvement continu, cette progression sont dans les discours entiers [1].

Nous en signalerons un qui nous a paru un vrai chef-d'œuvre d'habileté; nous voulons parler du discours *contre l'usure* [2]. L'orateur va-t-il se borner à stigmatiser l'usurier? mais l'usure provient de deux sources : de l'avarice sordide du prêteur; de la sottise et du manque d'énergie de l'emprunteur : dans une situation momentanément difficile, «il aime mieux emprunter une opulence éphémère, que de devoir à un travail utile de quoi se relever peu à peu.» Il s'agit donc d'attaquer le mal dans chacune de ses deux racines. C'est là ce que ne manque pas de faire Basile; et il le fait de telle sorte, qu'en s'adressant directement soit à l'usurier, soit à l'emprunteur, chacune de ses paroles va les atteindre l'un et l'autre. La flétrissure qu'il imprime à la conduite de l'usurier, et le portrait qu'il en fait, sont en même temps la plus éloquente exhortation à fuir les dangereux services d'un tel homme; et cet homme a dû sentir s'accroître en lui la

[1] Voir p. ex. Hom. *De humilitate*.

[2] T. I, p. 107.

honte que lui ont inévitablement inspirée ses infâmes procédés, en entendant les conseils motivés que l'orateur donne à l'emprunteur, et la description énergique de la misère à laquelle conduit infailliblement l'emprunt à usure [1].

Voilà comment se propagent et se fortifient mutuellement les idées et les sentiments de Basile ; voilà avec quelles forces l'orateur de Césarée arrive à ce moment du discours où il faut frapper les grands coups de l'éloquence, afin de se rendre définitivement maître de l'âme des auditeurs. Voyons comment il couronne son œuvre.

Prenons un des discours dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler : celui *sur le baptême*, que l'on pourrait intituler avec plus de raison : *sur le renvoi de la conversion* [2]. Il a vigoureusement réfuté tous les motifs que l'on allègue, mis à nu tous les sophismes que forge l'esprit, asservi à un cœur épris des jouissances matérielles, pour différer la conversion. «Et enfin, s'écrie-t-il, qui donc, «dites-moi, a fixé si certainement en votre faveur le terme «de votre vie ? En différant comme vous faites d'année en «année, de mois en mois, de jour en jour.... vous vous «exposez à être surpris par l'heure à laquelle vous ne vous «attendez pas, alors que les principes de la vie étant «épuisés ; livré à l'angoisse, au désespoir, qui nous envi«ronneront de toutes parts ; condamné par le médecin ; «déjà pleuré par nos proches; dévoré par les ardeurs d'une «fièvre brûlante; exhalant avec peine de stériles gémisse«ments, vous articulerez de vains sons qui ne pourront «plus être entendus, et ne passeront que pour des rêve-

[1] T. I, p. 111.
[2] T. II, p. 113.

«ries.... Comment à ces derniers moments recevoir les «secours de la religion ?....»

«.... Le danger presse, il faut partir ; la mort est là ; «qui viendra vous secourir à cet affreux moment ? sera-ce «Dieu? Vous n'avez eu pour lui que du mépris. — Mais, «alors, il m'exaucera. — Est-ce que vous l'écoutez «maintenant ? — Il m'accordera encore quelque délai. — «Serait-ce à cause du bon usage que vous avez fait de ce- «lui qu'il vous avait déjà donné ?»

«Ne vous laissez donc pas abuser par des paroles «vaines : car la mort viendra vous accabler tout d'un «coup, et vous enveloppera comme d'un tourbillon impé- «tueux. L'ange des ténèbres fondra sur vous pour vous «enlever avec violence, et entraîner votre âme enlacée «dans les liens du péché, se repliant encore sur des affec- «tions terrestres, faisant d'inutiles efforts pour exprimer «ses dernières pensées. Quels regrets ! Quels déchire- «ments ! Pénitence tardive et stérile ! Vous verrez d'un «côté les justes en possession des dons ineffables de la «gloire céleste ; de l'autre, les pécheurs consternés au «fond de l'abîme où vous allez être vous-mêmes englou- «tis !.... Et pourtant, le jugement du Seigneur est juste, «vous direz-vous à vous-même ; il m'appelait, j'étais «sourd ; on m'avertissait, on me conjurait, tout cela en «pure perte.»

Telle est la prédication de l'archevêque de Césarée. Elle est l'œuvre d'un grand génie oratoire puisant abondamment dans un intarissable trésor de science profane et sacrée; il ne cesse d'appeler à son aide tantôt l'une, tantôt l'autre, et l'une et l'autre le servent presque toujours à merveille. «Admirez la profonde sagesse de notre législa-

«teur, qui, voulant nous former à la vertu, nous montre «dans la fuite du mal le premier pas vers le bien. S'il eût «commencé par des conseils de perfection, vous n'auriez «pas eu le courage de vous mettre à l'essai. Mais en vous «proposant ce qui est d'une facile exécution, il éprouve «vos forces par degrés. Il en est de la piété comme de «cette échelle mystérieuse qui se montra au patriarche «Jacob, dont le pied portait sur la terre, et le sommet «allait jusqu'au ciel. Ce n'est que par échelons que l'on «monte, et que l'on finit par arriver à une élévation qui «n'est pas au-dessus des forces de notre nature.

«Le premier pas en montant à une échelle, est celui «que l'on fait en quittant la terre; ainsi dans l'économie «de la religion, le premier degré pour s'élever consiste à «s'éloigner du mal [1].»

Basile met largement à profit l'autorité de l'Écriture en entremêlant bien souvent son discours de citations des textes sacrés, et, on le voit, c'est avec tant d'art, que l'on dirait des diamants non point posés, mais naturellement formés sur un tissu de pourpre [2]. Et ce travail commun du génie et de la mémoire n'est pas moins heureux lorsque c'est quelque souvenir de Constantinople ou d'Athènes que la mémoire transmet au génie.

C'est ainsi que nous croyons pouvoir dire de Basile ce que Madame de Staël a dit de Pétrarque, qu'il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et que son génie fut d'autant plus original que, semblable aux forces

[1] Bénéd., t. I, p. 93 : Heureux l'homme qui ne se laisse point aller aux conseils des impies.

[2] Erasme, *Préface aux œuvres de Basile. Divinarum scripturarum testimonia tam concinne admiscet orationi, ut gemmas purpureæ non assutas, sed ibi natas dicas.*

de la nature, il sut être présent à tous les temps. Écoutons M. Villemain [1] : «Que si maintenant, à quinze siècles de distance, loin de ces mœurs étranges, loin de cette société où le polythéisme, l'Évangile, les fables populaires, les philosophes, les martyrs avaient agité l'imagination des peuples, on cherche l'orateur de Césarée dans les pages d'un livre, combien n'admire-t-on pas encore son âme et son génie ! Peut-être même cette éloquence est-elle plus à l'épreuve du temps que les harangues des grands orateurs profanes; car enfin, la cause de l'humanité est plus durable que celle d'un citoyen ou d'une république célèbre, et les variations de costume sont peu de chose quand il s'agit de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de toutes ses misères et de son besoin d'immortalité.»— Ajoutons, sans réserve, que sur ces thèmes qui font de certains sujets d'un orateur du IV^e^ siècle, d'éternels sujets pour la chaire chrétienne, Basile a des pages qui porteront toujours d'aplomb sur l'âme humaine, parce qu'elles sont marquées au coin du sceau de la vérité.

Quand nous songeons que Basile prêchait souvent deux fois par jour [2], nous lui marchandons moins encore notre admiration, et nous ne pouvons nous empêcher de regretter la perte de tant de discours d'un pareil orateur. Si l'étude que nous venons de faire inspirait à quelques-uns de ceux qui voudront bien nous lire le désir d'étudier eux-mêmes le prédicateur de Césarée, nous croirions qu'elle n'aurait pas été tout-à-fait inutile.

---

[1] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e^ siècle.*

[2] *Exorde du discours sur l'ivrognerie.* Ce discours est lui-même une preuve que Basile improvisait sans beaucoup de préparation.cf.l'Hexaémeron.

THÈSES.

I. Le paganisme, quelle qu'ait été d'ailleurs sa valeur que l'on a trop souvent et trop longtemps méconnue, était réduit à l'impuissance morale la plus complète, au moment où parut le christianisme : il était épuisé et ne renfermait pas les germes d'une régénération.

II. Ceux qui regrettent l'état social et moral que le christianisme est venu renverser par la base montrent qu'ils n'ont qu'une connaissance superficielle de cet état, ou que, profondément égoïstes, ils se font de l'homme une idée bien peu relevée.

III. Les principales objections que des esprits sérieux et sincères élèvent de nos jours contre le christianisme, au nom de la philanthropie, proviennent d'une connaissance insuffisante et d'une compréhension inexacte et malsaine de l'enseignement de Jésus.

IV. L'idée de la théopneustie dans les deux premiers siècles de l'Église est bien différente de celle qui a eu cours plus tard, et qui déjà présida à la fixation du Canon dans les conciles de Carthage (397 et 419).

V. L'idée de rétribution, dans l'Ancien Testament, n'est point liée à la notion d'une vie future.

VI. La base de la prédication des prophètes et de toutes leurs prophéties est la certitude que Dieu a fait alliance avec le peuple d'Israël et qu'il ne saurait jamais être infidèle à ses promesses.

VII. Le livre d'Esther n'est pas un document historique.

VIII. Rejeter l'hétéronomie c'est ôter à la morale le caractère de l'absolu.

IX. Logiquement la morale ne peut trouver place dans le panthéisme.

X. L'hypothèse d'après laquelle les Évangiles synoptiques, dans leur état actuel, seraient dépendants les uns des autres ne nous paraît pas soutenable.

XI. La notion de la Foi dans l'épître aux Hébreux diffère essentiellement de celle que nous trouvons dans les épîtres de S^{t}-Paul.

XII. L'unité de croyance est irréalisable; mais la diversité de croyance n'entraîne pas nécessairement la diversité de foi.

Vu,
Strasbourg, le 12 février 1867,
Le Président de la soutenance,
T. COLANI.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 13 février 1867,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.